



CULTURE

## Tours de chauffe

18 juillet 2005 à 03:00

**Deuxième édition de Rayon frais, festival d'arts de la rue tourangeau qui investit la ville avec une cinquantaine de propositions.**

Par **MASI BRUNO**

Tours envoyé spécial

Rayon frais porte mal son nom. Samedi, alors qu'un soleil de plomb écrase la moindre parcelle de terre meuble des bords de Loire, Tours semble plus tenir du four micro-ondes que du bac à légumes d'un réfrigérateur. Place Châteauneuf, centre névralgique du festival, des pains de glace disposés au centre de piscines pour enfants font illusion. Si quelque chose de frais subsiste dans la fournaise, c'est du côté d'une programmation rigoureuse et innovante : croisant théâtre, arts de la rue, expos et performances, l'événement affiche en trois jours une cinquantaine de propositions. Le tout porté par une réflexion sur la ville comme nouveau territoire de jeu.

Décadrage. Créé en 2003 et aussitôt annulé en raison du conflit des intermittents, Rayon frais a vu le jour dans le sillage d'Au nom de la Loire qui, de 1996 à 2001, occupait chaque année les berges du fleuve trois jours durant. En régie directe de la municipalité (PS), doté d'un maigre budget de 350 000 euros, il incarne cette nouvelle génération de festivals qui opte pour le décadrage plutôt que d'allonger la liste des manifestations «festives» avec stands de merguez et didgeridoo à la clé. Des lieux inédits, une ligne artistique exigeante et pas mal de bonne volonté font de Rayon frais une alternative aux rassemblements de masse.

Une «distinction» que l'adjoint à la culture Jean-Pierre Tolochard revendique : «Nous avons choisi d'apporter un vrai regard sur la ville et l'espace public, et d'éviter le débat désastreux qui oppose les spectacles populaires aux propositions élitistes. Quant à l'interdisciplinarité, c'est moins une posture que le reflet des pratiques artistiques actuelles : aujourd'hui, les gens du théâtre sont autant tournés vers la performance que vers les arts plastiques. Il s'agissait de rendre compte de cette contamination.» En deux éditions, la rencontre est devenue une référence : la plupart des spectacles sont complets et la cité, qui pour beaucoup demeure une des plus ensommeillées de France, semble le temps d'un week-end relever le nez. Le succès est en grande partie dû à une formule aventureuse : toute l'année, un collectif de professionnels et d'artistes issus des institutions culturelles de la région et de compagnies planche sur la programmation.

Qu'ils viennent du centre dramatique régional (Karin Romer), du Centre national chorégraphique (Laurent Barré), ou de structures de production (Eternal Network) et de groupements d'artistes (Maud Le Floch de la Compagnie Off et le Groupe Laura), tous ont à coeur d'élaborer une affiche cohérente, en lien direct avec les espaces qu'offre la ville. Présenter Soy Imperfecta, de la compagnie Traces en poudre (une variation autour de la prostitution), non loin d'un square que fréquentent les Angolaises vendeuses de plaisirs, ou les Balcons bavards du Samu en plein milieu des terrasses de café, relève de cette logique d'immersion.

Noire en blanc. Programmer la danseuse Sophiatou Kossoko dans les galeries du musée des Beaux-Arts tient bien plus de la relecture du lieu : avec ses gestes saccadés, ses allées et venues ou ses poses cambrées, la danseuse vêtue de blanc est telle une statue au milieu des toiles de Christ en croix. La performance dévoile rapidement un propos politique évident : jouant sur le contraste entre la couleur de sa peau et celle de sa tenue, Sophiatou Kossoko révèle les conflits culturels et identitaires. Quand elle avale d'un trait un demi-litre de lait, comme pour se blanchir de l'intérieur, elle ravive ce que toute société démocratique tente de gommer en surface : l'irréductible différence et le poids d'histoire qui séparent encore, et pour longtemps, l'Europe de l'Afrique.

Place Anatole-France, à quelques centaines de mètres du musée, le bus de Caravansérail stationne depuis vendredi. Ce collectif a imaginé, à la friche marseillaise La Belle de Mai, une installation ludique où le spectateur endosse pour quelques minutes l'habit du voyageur. Assis dans les rangées du véhicule, cerné par des écrans vidéo qui recouvrent les vitres, il assiste immobile à une traversée de la jungle amazonienne, puis à la descente du fleuve en bateau selon une accumulation d'images qui échappent à toute anecdote.



Des sculptures de Michel Blazy à la relecture de l'oeuvre photographique de Tina Modotti par la compagnie Panta théâtre, du naufrage du Titanic par Anne-Laure Liégeois aux cabines rafraîchies pour piéton fatigué de Thierry Joseph, le parcours s'est conclu sur la remarquable Course au désastre de Christophe Huysman, ornée des Polaroid

grâce auxquels il décline depuis quinze ans les pans de son autofiction. Dans le gymnase Jean-Macé samedi soir, tandis que la chaleur ne parvenait pas à retomber, ses 53 mesures d'urgence, entre sursaut et survie, ont produit l'effet d'une douche froide.